L’accent fantôme et autres impressions séfarades

PRÉFACE ET INTRODUCTION

PRÉFACE

Les migrations, aussi anciennes soient-elles, ne finissent pas de travailler en nous. Elles peuvent devenir source de profondes résonances, pour peu que l’on en décèle les vibrations.

L’accent fantôme et autres impressions séfarades est le récit d’un voyage introspectif où les mots donnent à voir la scène intérieure d’une absence trop longtemps refoulée. Il est né d’un élan vital, d’un besoin viscéral de rassembler les quelques faits et souvenirs, les intuitions que j’ai pu collecter sur mes arrières grand parents paternels. D’eux, je ne savais rien, pas même leur prénom, seulement qu’ils avaient été déportés parce que juifs, comme tant d’autres.

Lectures, archives, entretiens m’ont permis de démêler les fils du silence et de l’oubli, de faire surgir des traces de vie. Trop lacunaires, elles peinaient cependant à en brosser les contours précis. Ne pouvant faire récit, il me fallait donc accepter le fragment, le vide, la ténuité ; convoquer l’image, la résonance, le subconscient pour tenter de repriser cette béance.

Rendre compte de cette conversation avec le silence, l’empreinte érodée de ceux que la Shoah avait rendus indisponibles à ma mémoire, s’est développé dans le temps long. L’écriture s’est imposée progressivement dans un aller-retour, un dialogue intrinsèque avec l’image, la précédant parfois, lui succédant le plus souvent. C’est pourtant à la faveur d’une déconstruction que le texte a pu prendre teneur. J’entends par là une relecture intuitive de mon travail de designer et de chercheuse au gré de mes migrations intérieures. Comme si le vide, l’absence ne pouvait prendre forme, devenir une réalité sensible sans passer par l’acte de création.

Créer ici ne signifie pourtant pas simplement conférer une structure au passé dérobé de mes ancêtres, mais aussi une forme de réincorporation du monde dont ils sont issus ; car s'ils ont été assassinés, ce n'est pas en raison de leur individualité, mais parce qu'on les a assignés à un monde, une culture que l'entreprise nazie souhaitait anéantir. Retisser des liens avec ce monde n'est-il pas alors la seule réponse possible face à ce processus de réduction ultime ? Mais comment s'y prendre quand cette culture n'a jamais été pour moi qu'une abstraction ? Qu'est-ce que cela peut donc bien vouloir dire quand l'on est issue d'une famille assimilée dont la judaïté se résume pour ainsi dire à un nom ?

Réaliser d'abord que le *balagan*[1] de la Shoah s'intériorise et se transmet, comme tous les traumas, à travers les générations, sans trop savoir comment, malgré les non-dits. Comprendre et accepter que ce désordre cela peut être aussi le sien. S'essayer à l'habiter ensuite. C'est à dire, tenter, à travers la faille de se frayer un chemin qui puisse à nouveau être fécond. Grâce à elle, je me suis enrichie de résonances insoupçonnées, de paysages, de couleurs, de saveurs. J'ai redécouvert le comtat Venaissin, j'ai voyagé jusqu'en Espagne, je me suis appropriée les racines judéo-espagnoles et judéo-comtadines de ma famille paternelle.

Mais, ce cheminement, c'est aussi, au fond, donner à voir quelques-uns des métissages invisibles dont je suis l'héritière. Par métissage, j'entends ici les métissages culturels tels que l'envisage l'ethnopsychiatrie et les questions qui se posent, pour reprendre les mots de Catherine Grandsard, quand "des langues, des objets, des dieux se rencontrent, s'entrechoquent, se disputent les mêmes personnes ou les mêmes lieux"[2] et qui nécessitent souvent, pour celui ou celle qui se les posent, de nouveaux ordonnancements. Si l'articulation de ces réponses tiennent nécessairement du singulier et de l'intime, les interrogations qui les précèdent sont, à l'heure de la mondialisation, du changement climatique et des enjeux décoloniaux, des questions qui se posent, tôt ou tard à tout migrant, à toute migration qui s'installe dans la durée et dans une logique culturelle distincte du point de départ. Ces questions, d'ailleurs, n'en sont pas moins des questions de design, si l'on accepte ce dernier comme une pratique concernée par l'habitabilité du monde.

---

1 Mot russe d'origine turque, entré dans l'hébreu moderne au début du XXe siècle à partir du yiddish, qui signifie *désordre*. En France, il évoque notamment le désordre intérieur de la 3e génération de descendants de victimes de la Shoah (Masson, 2019).

2 2005. *Juifs d'un côté: portraits de descendants de mariages entre juifs et chrétiens*, Paris : Empêcheurs de tourner en rond, p.255

Elles ont en tous les cas été longtemps, pour moi, fantomatiques, c'est à dire, non pas absentes ou surnaturelles, mais impensables, insaisissables ; tout simplement parce que les métissages judéo-chrétiens dont il est ici question tiennent de l'invisible, de l'imperceptible, du subtile.

Bien avant que je ne le comprenne, c'est dans les recoins de la langue, dans les interférences linguistiques ou musicales que cette marranité[3] m'est devenue sensible. Les traces de langues absentes, d'accents insoupçonnés ont ainsi joué un rôle important dans ce cheminement personnel aussi bien que créatif et littéraire. Le titre même de ce livre est un clin d'œil inévitable à *L'accent, une langue fantôme* dans lequel Alain Fleischer évoque combien l'accent parlé est « un chemin entre deux langues », le fantôme d'un idiome dans l'idiome, le fébrile témoin « d'un autre monde et d'un autre temps »[4]. Mais si l'accent parlé est la trace vibrante de l'exil[5], c'est un accent au bord du mutisme qui est au centre de l'*Accent fantôme et autres impressions séfarades,* de ceux qui se cachent entre les lignes de l'assimilation et les ruptures de transmission[6]. Ce livre est donc aussi un hommage aux vibrations de la langue, aux accents retrouvés et partagés.

[1]Mot russe d'origine turque, entré dans l'hébreu moderne au début du XXe siècle à partir du yiddish, qui signifie désordre. En France, il évoque notamment le désordre intérieur de la 3e génération de descendants de victimes de la Shoah (Masson, 2019).

INTRODUCTION

To remember. Se souvenir. Ne pas oublier. *Recordar*. *Akodrarse*[7]. Comment pourtant rappeler à la mémoire la présence d'êtres dont on ignore presque tout ? Cette question m'imprègne depuis que j'ai pu mettre un prénom sur mes arrière-grands-parents paternels.

Lire entre les interstices, faire résonner les langues, encorder les bribes de souvenirs. Autant de tentatives pour essayer de saisir l'impalpable. Mais comment alors aller à leur rencontre ? En

3 Le terme de marrane évoque les juifs de la péninsule ibérique et de ses colonies contraints de se convertir au catholicisme à partir du XVe siècle, mais ayant continuéde cultiver leur religion en secret, parfois pendant des siècles, au point d'en ignorer tantôt la source. Par extension, la marranité peut s'entendre comme un processus d'errance teinté d'une quête des origines.

4 2005. *L'accent: une langue fantôme*, Paris: Seuil, la librairie du XXIe siècle

5 Clin d'œil ici à l'ouvrage coordonné par Céline Masson, 2016, *L'accent, traces d'exil*, Paris: Hermann.

6 Voir par exemple l'absence d'accent dans la graphie du nom de famille de Georges Perec. In: Burgelin, C., 2012, *Les Mal nommées: Duras*, *Leiris*, *Calet*, *Bove*, *Perec*, *Gary et quelques autres*, Paris: Seuil, La librairie du XXIe siècle.

7 Se souvenir respectivement en castillan et en judéo-espagnol.

passant par le coeur semble indiquer le castillan. En passant par la peau me démangeait mon corps depuis si longtemps.

C'est pourtant à la faveur d'une déconstruction ou devrais-je dire plutôt d'un remembrement[8], d'une relecture de mon propre travail que j'ai réalisé que cette rencontre avait peut-être déjà eu lieu. Au plus profond de mon inconscient.

La mémoire, ce n'est parfois rien d'autre que des sensations, des couleurs, des rythmes, des sons qui affleurent à la conscience, sans crier gare, sans mot dire de leur filiation.

Entre images et verbe, ce livre est la tentative un peu vaine de donner corps à ces réminiscences. D'écrire les pages d'une histoire familiale qui n'a pas su se dire mais qui s'est imprimé en filigrane à travers les siècles dans la mémoire cellulaire.

C'est une porte ouverte sur la « maison des vivants » : ceux qui ont voyagé jusqu'à moi, à travers moi, si ce n'est depuis la chute du temple de Jérusalem, depuis l'Espagne du XVe siècle et qui contribuent à faire de mon identité une histoire aux multiples facettes.

[7]*Se souvenir, respectivement en castillan et en judéo-espagnol*

[8] J'aime comme ce mot tisse entre les langues un lien entre l'anglais remembrance et le français rassemblement.